

d'entr'eux ne soumettent pas, dans leurs cours, leur fumier à un traitement rationnel. Les fosses ou les plates-formes qui le reçoivent sont, dans un grand nombre de cas, très-mal disposées; aucun abri n'y protège le fumier contre les rayons desséchants du soleil; les pluies qui tombent les pénètrent et les inondent et il n'est pas rare de voir, après une averse quelque peu prolongée, une mare d'un liquide épais et noirâtre s'étendre autour du tas de fumier, se faire lentement un chemin à travers la cour et finir par aller se déverser en un endroit quelconque, où il est complètement perdu pour l'agriculture. Ce liquide s'est chargé de ce qui fait la force du fumier; il en emporte l'essence même.

Mais ce n'est pas tout; il ne suffit pas de soustraire le fumier à l'influence épuisante de la pluie et du soleil; il faut encore, par un traitement approprié, en développer les propriétés fertilisantes. Ce travail d'amélioration, je regrette de devoir le dire, nous le négligeons presque entièrement. ce qui, du reste, est tout naturel, alors que nous n'accordons même pas au fumier les soins nécessaires pour lui conserver les qualités qu'il possède par lui-même.

Notre incurie va plus loin: le fumier exige des soins dès l'instant où il se produit dans l'étable jusqu'au moment où le sillon le reçoit. Nous le négligeons partout. Aux champs, nous le laissons, pendant de longues semaines, en tas à l'angle de quelque clôture ou nous l'abandonnons, éparpillé sur le sol, aux rayons dévorants du soleil; nous ne tenons pas assez compte, pour son emploi, de la nature du sol qui tantôt exige un fumier long, tantôt un fumier consommé; enfin, que de fois ne l'appliquons-nous pas mal à propos, soit à une époque peu propice, soit à une culture à laquelle il ne convient pas?

Ainsi donc, le fumier se perd à l'étable, il se perd dans les cours, il se perd aux champs; doit-on s'étonner alors d'entendre si souvent des cultivateurs dire: "Que j'emploie ou non du fumier sur ma terre, je ne trouve aucune différence dans le rendement de mes récoltes."

Chaque cultivateur perd ainsi, par sa propre négligence à l'égard de son fumier, plusieurs centaines de piastres par année, mais c'est par millions qu'il faudrait calculer la valeur de l'engrais de ferme qui se perd tous les ans dans la seule province de Québec.

Je ne sais quel philosophe, dit un jour que l'or n'est qu'un vil fumier. Plus d'un lecteur sans doute, va rire à l'idée de ce brave homme; il aura tort. Pour moi, cette idée me plaît et ne diminue en rien l'estime que j'ai pour le précieux métal, car, s'il est une opinion fondée en moi, c'est que du fumier le plus vil on peut extraire l'or le plus pur. Je serais heureux de voir cette opinion partagée par tous les cultivateurs du Bas-Canada et de les voir agir en accord avec elle.

Dans un prochain article je traiterai des soins à donner au fumier à l'étable, dans les cours et je consacrerai quelques lignes à son emploi dans les champs.

TÉLESPHORE BRAN.

DÉPARTEMENT DES OISEAUX DE BASSE-COUR.

Dirigé par le Dr. Andres, Beaver Hall, Montréal.

Indigestion chez les volailles.

Cher Monsieur.

J'ai perdu ces jours derniers une couple de belles poulettes cochinchinoises (P. Cochin) et aussi quelques beaux coquets. La maladie dont ils meurent est celle-ci. Leurs vivres demeurent dans le jabot où elles se corrompent, la felle elle-même noircit et se gâte. Les premiers jours ils font sans cesse des efforts pour faire passer les vivres du jabot dans l'estomac; puis ils deviennent oisifs et caducs et meurent enfin. Cette maladie est contagieuse; elle s'est introduite dans mon poulailler au moyen d'une poule venant de chez mon voisin. Ce dernier a souffert beaucoup des ravages de cette maladie. Beaucoup d'amis me disent qu'eux aussi en ont été victimes.

Veillez, Monsieur, si vous connaissez les moyens de combattre cette maladie, me les faire connaître par la voie du *Journal d'Agriculture*. Vous me rendrez service et vous serez utile au public.

UN LECTEUR du *Journal d'Agriculture*.

En réponse à la correspondance que nous reproduisons ici, voici les renseignements que nous sommes en mesure de donner. Cette maladie est l'indigestion qui peut être causée par la mauvaise nourriture, et le séjour dans un local humide, malsain, et mal ventilé. La nourriture non digérée en s'arrêtant dans le jabot, soit à l'état solide, soit à l'état liquide, produit un renflement et une dilatation considérables, et agit d'une manière désastreuse sur le jabot, l'estomac et les intestins. Le contenu du jabot peut être dur et solidifié, ou spongieux mêlé de liquide.

A cette période, la maladie est souvent peu considérable se guérissant d'elle-même sans beaucoup de difficultés, en supprimant la nourriture pour une journée ou deux, et en gardant l'oiseau malade dans un endroit sec et tranquille. Nous avons suivi le traitement suivant, sur une de nos volailles favorites, avec succès.

Le contenu du jabot était dur, et le jabot lui-même très-dilaté. Nous administrâmes une cuillerée à thé d'huile-douce chaque matin, pesant graduellement sur le jabot avec la main jusqu'à ce que son contenu fut devenu mou, ne donnant aucune nourriture solide, et faisant prendre dans l'après-midi, un peu de lait; au bout de trois jours je donnai une cuillerée à thé de *sherry* pendant trois jours, vers le midi; au bout d'une semaine je laissai courir l'oiseau dans une cour d'herbes aussi bien que jamais, et après que je l'eus tenu à la nourriture légère pendant une couple de jours, il se mit à reprendre rapidement la chair qu'il avait perdue.

Dans beaucoup de cas cependant, l'oiseau devient en peu de temps, le jabot très-dur et hors d'état de fonctionner, et le contenu du jabot devient de plus en plus dur. le réceptacle lui-même, s'enflant outre mesure jusqu'à ce qu'on soit obligé de le débarrasser de la masse inerte qu'il contient, si on ne veut pas que l'oiseau meure.

Le remède pour remédier à cet état est simple, mais doit être appliqué avec beaucoup de soin. Faites tenir l'oiseau par quelqu'un, et faites une incision horizontale de deux pouces de longueur environ dans l'enveloppe extérieure du jabot, et enlevez alors lentement et avec beaucoup de précaution les matières qui s'y trouvent.

Cette opération faite, prenez une aiguille fine bien pointue et cousez la blessure avec de la soie blanche ou du fil à coudre ordinaire. Le soulagement se produira instantanément. Il faudra pendant une semaine ne donner que peu de nourriture à l'oiseau, et faire cuire cette nourriture, le laisser boire fort peu, et si l'on est attentif à lui donner ces soins, il guérira en peu de temps.

L'indigestion cause souvent l'inflammation du gégier et du foie, et par suite les boyaux deviennent constipés. Mais c'est généralement le contraire qui se produit, et le résultat ordinaire est la diarrhée ou la dysenterie.

Dans ce dernier cas, on se rend parfaitement compte du mal par la fréquence et la nature des décharges abdominales; les déjections se composent d'une matière blanche, mêlée de jaune, liquide. L'oiseau maigrit rapidement et devient faible et triste, et en peu de temps les boyaux deviennent enflammés. Si on prend la maladie à temps, ces décharges peuvent être arrêtées sans peine.

La maladie peut être produite par un trop grand usage de nourriture végétale, qui devient acide et fermente dans le jabot et dans l'estomac quelquefois; elle peut être causée encore par l'exposition à l'humidité et au froid, par la mauvaise nourriture, par exemple l'usage de grain endommagé, ou par la nécessité dans laquelle se trouve quelquefois l'oiseau de chercher sa nourriture dans les tas de fumier et de boire de l'eau impure.